



Calais : une étape dans l'exil

Ethnographier les résistances dans un camp auto-établi

Xavier Briké

DANS **PENSÉE PLURIELLE 2016/2 n° 42**, PAGES 107 À 119
ÉDITIONS **DE BOECK SUPÉRIEUR**

ISSN 1376-0963

ISBN 9782807390423

DOI 10.3917/pp.042.0107

Date de mise en ligne : 08/09/2016

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2016-2-page-107?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Calais : une étape dans l'exil

Ethnographier les résistances dans un camp auto-établi

XAVIER BRIKÉ¹

Résumé : Dans le campement auto-établi de Calais se pensent des stratégies de résistance et de survie, des ruses inédites et des méthodes constamment réétudiées. Les identités se transforment, les représentations se réévaluent, les traditions se réinterprètent subtilement. Les personnes se doivent de repenser « du collectif » par une reproduction de comportements qui produisent des « règles ». Les actions comme les cadres auto-institués s'inscrivent incontestablement dans les champs du politique. À l'intérieur, de par les logiques de gestion qui s'y jouent, à l'extérieur de par les inquiétudes que crée l'existence de ces hors-lieux, et ce à tous niveaux de pouvoir.

Mots clés : *migrations, frontières, marges, politique, résistances*

1. Introduction

1.1. Contexte

La présence des personnes migrantes dans le Nord-Pas-de-Calais n'est pas nouvelle. Elle s'inscrit dans une histoire : de 1999 à 2002, un centre d'accueil voit le jour à Sangatte, afin d'accueillir les réfugiés qui attendent de se rendre en Angleterre. Depuis lors, les campements et les squats se sont faits et

¹ Anthropologue, chercheur au laboratoire d'anthropologie prospective de l'Université catholique de Louvain (LAAP-UCL). Coordinateur du Certificat d'Université : Santé mentale en contexte social, précarité et multidisciplinarité (SSM Le Méridien-UCL). Maître assistant à la Haute École sociale Helha-Cardijn.

défaits au gré des expulsions policières. De temps à autre, une salle s'ouvrait pour loger prioritairement les enfants et les femmes lors des vagues hivernales. Mais ces initiatives étaient de courte durée. Les politiques prônant l'inconfort des personnes migrantes et leur déshumanisation sont pourtant restées courantes. Depuis lors, les exilés ont continué à affluer vers la ville portuaire. Leur nombre n'a cessé d'augmenter au vu des mesures de blocage mises en place pour rendre inaccessibles les passages « clandestins » vers l'Angleterre. Depuis plus de quinze ans, ces hommes et femmes sont contraints d'habiter la rue ou dans différents lieux de relégation de la ville, dans la « jungle », les dunes ou encore dans des squats, et ce dans des conditions de vie extrêmement précaires. En juin 2014, deux mille personnes migrantes sont expulsées sur ordre des autorités locales. Il faudra plusieurs semaines pour récolter les bâches et couvertures nécessaires pour protéger toutes les personnes du froid et de la pluie. Le 10 avril 2015, le centre d'accueil Jules Ferry ouvre ses portes, mais ne propose le logement qu'aux plus fragiles, par exemple les femmes et leurs enfants.

Depuis deux ans, je partage régulièrement le quotidien des personnes migrantes qui font escale à Calais. Leur hospitalité sans frontières anime chaque rencontre. Leurs vécus et leurs souffrances de guerre me touchent tant je les sais méprisés sur les terres qui se targuent d'avoir donné le jour aux droits humains. Aujourd'hui, je les vois violentés, à coups de bottes, de poings et de gaz lacrymogènes, et ce à chaque tentative de passage des lignes de barbelés qui deviennent, jour après jour, de plus en plus infranchissables.

1.2. Posture et interrogations

Les choix méthodologiques de cette recherche résident dans une approche ethnographique et initiatique promouvant la parole des individus migrants – directement concernés par les processus qui les traversent – comme source prioritaire au décryptage des réalités qui façonnent leurs conditions. Dans le « bain ethnographique » (De Sardan, 2008, p. 48) et dans la participation concrète et observante du quotidien se sont construites la confiance et la transmission de leurs savoirs.

L'existence de ces hors-lieux de l'exil doit également être illustrée car leurs nombres et leurs tailles ne cessent de croître, dans le monde mais aussi en Europe. Ces lieux de l'écart ne peuvent demeurer invisibles, qu'il s'agisse des campements auto-établis comme nous le verrons dans cet article ou encore des lieux de rétention (France) ou des centres fermés (Belgique), lieux d'exception où les garanties démocratiques manquent. Ils constituent ce que le philosophe italien Giorgio Agamben nomme la « forme-camp » (1997) : une forme contemporaine inquiétante de mise au ban. Il s'agit de comprendre les causes de leurs occupations et les logiques dans lesquelles s'y articule l'activité complexe de femmes et d'hommes, parfois d'enfants aux prises avec des conditions de vie désolantes et indignes. Pour le sociologue Manuel Castells (1998), « interroger la fabrique des marges de la société, analyser comment le centre construit les périphéries, revient finalement à une analyse en creux du centre ».

2. Cahier de terrain

2.1. Aux marges, des hommes

Il est dix-huit heures trente. Un souffle puissant menace la côte d'Opale. Les médias annoncent avec appréhension des bourrasques de vent de plus de cent quarante kilomètres par heure. Depuis plus d'un demi-siècle, la ville de Calais n'a connu de telles conditions météorologiques. Les parcs urbains sont fermés aux promeneurs. Les agents de police guettent en nombre. Ils effectuent plus que d'usage des rondes préventives, le long du canal et aux abords des grands axes routiers. À présent émerge une ville nue, désertée par les passants pressés et interdite aux flâneurs. Seuls grondent et tourbillonnent les vents de pluies. La nuit s'empare du ciel et les marées frappent les berges du port. En rue, je discerne les premiers migrants. Ils traversent la ville en petits groupes, de deux à cinq personnes. Il s'agit principalement d'hommes. Occasionnellement, une femme les accompagne. Ils transportent souvent un petit sac en matière plastique au travers duquel je perçois une bouteille d'eau, deux bières ou un pain flanqué sans emballage. Le mercure affiche à présent des températures sensiblement supérieures à zéro degré. La tempête accentue une sensation glaciale qui gifle les visages et écorche les mains. Je me rends dans un premier campement auto-établi de migrants. Il se situe près du centre-ville, visible de tous.

Je le découvre après plusieurs heures de marche aux quatre pôles de la ville. Je distingue une dizaine d'abris de fortune. Ils sont composés de plusieurs palettes de bois assemblées et constituant des formes cubiques entourées de bâches, consolidées par du cordage, stabilisées par plusieurs tendeurs introduits dans la terre ou noués aux arbres environnants. Je compte aussi dix-huit tentes. Certaines ont la forme des tentes canadiennes, d'autres épousent des formes plus récentes comme celle de l'igloo. Elles ont été rigidifiées par leurs habitants pour résister à l'humidité et au vent. Elles sont toutes couvertes de bâches, parfois renforcées à l'intérieur comme à l'extérieur par des piquets et d'autres matériaux de récupération. Les structures renforcées ne suffisent pas. Une tente s'écrase. Tout est à reconstruire, inlassablement. Les solidarités s'organisent pour résister et subsister. Les abris sont dispersés de part et d'autre d'une ligne désaffectée de chemin de fer. Les personnes se retrouvent autour d'un baril ouvert, placé entre deux rails. Il constitue leur unique source de chaleur. Ils alimentent couramment les flammes de planches de bois qu'ils fractionnent sans outils. Un récipient métallique fait office de poêlon. Il contient des sachets de thé et du sucre plongés dans de l'eau chaude. Des bocal servent de tasses. Ils passent de main en main. Du pain est partagé. À quelques mètres sont parqués plusieurs dizaines de camions. Les grandes portes ouvertes de la remorque découragent les candidats au voyage. Les chauffeurs passent la nuit dans leur cabine avant ou après avoir embarqué sur les grands bateaux-transporteurs qui traversent la Manche.

Ce soir-là, je rencontrerai uniquement des hommes. Ils sont âgés de seize à soixante-cinq ans. Ils sont parfois méfiants mais toujours bienveillants. Ils m'ont rapidement ouvert les portes de leur intimité, de leur histoire, de leurs itinéraires erratiques. Le groupe m'a accepté. Des personnes me font part de

leur propre expérience du déplacement, toujours singulière, souvent douloureuse. Je me dirige vers un groupe d'une vingtaine d'individus. Ils tentent de se réchauffer autour de l'unique source de chaleur. Deux boccas de confiture gorgés de thé sucré passent de main en main. L'un d'eux me sert un thé. Un paquet de tabac se transmet de l'un à l'autre. Leurs mains enflées et bleuées témoignent des températures extérieures. Ils ne peuvent réchauffer leur corps traversé par un froid polaire. De la neige est prévue dans les jours prochains. Rapidement, je suis frappé par l'inadaptation de leurs vêtements. Les chaussures sont bien souvent inopportunes sous nos latitudes. Il s'agit souvent de simples baskets courtes faites de toile. Certaines personnes sont couvertes de plusieurs vestes, parfois trois, et disposent d'écharpes ou de cagoules. D'autres en sont nettement moins pourvues. J'apprendrai plus tard qu'ils portent chacun sur eux l'ensemble de leur garde-robe. Seules des chaussettes de rechange sont gardées précieusement dans les tentes. Leurs visages sont marqués par le froid et l'épuisement. La plupart d'entre eux éprouvent de nombreuses douleurs physiques : lésions corporelles, membres fracturés. Ce sont les conséquences de longues marches effectuées durant leurs parcours et de chutes qu'ils subissent continuellement en tentant d'intégrer les camions de marchandises. Aussi, ils font l'objet de violences régulières de la part d'agents de la police ou de la sécurité portuaire mais également de leurs pairs qui quelquefois cherchent à spolier sans ménagement les aspirants au voyage. Le corps de la personne en déplacement devient en quelque sorte « son partenaire étrange, inquiétant, sans lieu. Ces moments de régressions corporelles vont de pair avec le sentiment terrifiant de n'être ni ici ni là, saisi dans une étrangeté radicale » (Douville et Galap, 1999, p. 4). Les coups de poing et de pieds infligés sur leur corps et leur visage les affaiblissent, jour après jour. L'organisme de la personne dévoile alors « les stigmates de son vécu douloureux, il devient une cartographie de ses souffrances et des pertes multiples dont il n'a pas pu faire le deuil » (Pestre, 2010, p. 97).

Les habitants de ce campement possèdent chacun un téléphone mobile. Ils communiquent constamment d'un bout à l'autre de la ville ou reçoivent le message d'un ami arrivé en Angleterre. Suite aux appels téléphoniques, de petits groupes de deux ou trois hommes quittent le campement. Une occasion se présente. Souvent à deux, parfois à trois, ils quittent à la hâte le campement pour rejoindre une connaissance dans un squat. Mais dans la plupart des cas, ils se dirigeront vers le port pour tenter coûte que coûte la traversée. Je comprendrai, au fil de mes multiples séjours dans les camps de Calais, que ces hommes produisent incontestablement « une communauté de l'instant et une communauté de survie » (Agier, 2013, p. 21). Les occupants arrivent et partent journallement, au gré des opportunités ou des contraintes lors des nombreuses expulsions policières, « la dispersion des individus et le bricolage de tactiques de survie sont la règle » (Laacher, 2007, p. 132).

2.2. Une première rencontre

Trois hommes se tournent vers moi. Ils engagent instinctivement la conversation et me questionnent quant à mes intentions. Ils se montrent rassurés, mais m'expliqueront bien plus tardivement leurs craintes d'être observés par

des agents d'État. Ils ajusteront leurs récits au fil des rencontres, quand s'estomperont les soupçons. Ce soir-là, nous passerons plusieurs heures ensemble. Ils me confieront, sans retenue aucune, les expériences déshumanisantes de leurs chemins d'exil. Souvent, ils mettent en avant les parcours « des autres », de leurs compagnons de voyage. Mais au travers d'une altérité construite, c'est en fait leur propre vécu, leur propre survie qu'ils me confient. Chadi se présente comme homme d'affaires, diplômé de l'Université de Damas :

« Je suis syrien, ni opposant ni soutenant du pouvoir des Assad. J'ai fui le bain de sang d'une guerre civile sans fin. Les bombardements et les tirs constants m'ont poussé à quitter mon travail et mon pays. En Syrie, nous vivons une situation terrible. Nous croyons mourir à chaque instant. Je suis à Calais depuis dix-huit jours. Mes enfants et ma femme sont dans un camp, en Jordanie. Moi, je suis passé par le Liban, la Turquie et puis l'Italie. J'ai marché et voyagé dans les camions pour arriver ici. Je ne sais que faire. C'est difficile de passer dans les bateaux. Je vais peut-être aller en Suède, en passant par l'Allemagne. Mon voyage a duré quatre mois et je n'ai plus de nouvelles de ma famille. Ici, il y a beaucoup d'autres histoires affligeantes. Il y a deux jours, un jeune homme est arrivé. Il était rescapé d'un naufrage de cent vingt personnes. Il a perdu dans le drame sa femme, ses enfants et son cousin. Tout ça s'est passé au cœur de la Méditerranée. À peine arrivé à la ville de Calais, le jeune se fait arrêter par la police. Il a supplié la police de rester en France, mais il a été rapatrié en Italie où il était fiché. En France, on vit dans un climat précaire mais aussi violent. Je suis passé par de nombreux pays et je n'ai jamais vu un tel manque d'accueil ». Chadi évoque globalement le contexte dans lequel se trouvent les migrants de ce campement. Il décrit le migrant comme un individu sans droits. »

2.3. Mépris et relégation de l'exilé. Une condition sous silence

Les personnes migrantes rencontrées à Calais abordent couramment des situations de rejet, d'humiliation. Elles sont confrontées à ces iniquités tout au long de leur voyage. Elles vivent ces expériences différemment « en nature et en degré, en ce sens qu'elles sont un oubli de soi volontaire dans un univers fondé sur une violence symbolique continue » (Laacher, 2002, p. 50), palpable au « local » dans les échanges relationnels avec les Calaisiens, mais également entre pairs d'un même projet migratoire. L'individu se perçoit comme étant arraché aux siens, en rupture avec un environnement qui lui assignait une place, des rôles, un sens construit et partagé. Chadi poursuit :

« Dans les cafés, souvent nous sommes rejetés. Les serveurs nous découragent en nous disant que la place était déjà réservée ou encore, ils nous demandent de payer plus cher que le prix indiqué. La plupart des restaurants et des cafés refusent notre présence. Dans les commerces, on peut acheter des recharges pour nos téléphones portables mais on doit sortir rapidement. C'est difficile pour nous d'être traités comme cela. On ne peut pas acheter, même si on a de l'argent. »

Quand le rapport à son histoire singulière, à son monde commun s'est détérioré, son identité se retrouve fracturée. Une fracture disjoignant l'existence en

un avant et un après. Chaque personne rencontrée me développe une histoire singulière, empreinte d'appartenances collectives variées, parfois mêlées, mais toujours complexes. Leurs personnalités uniques, irremplaçables, sculptées au fil des imprégnations culturelles produisent des desseins distincts. « Ce que le migrant perd, dans son déracinement c'est une habitude d'exister, une façon d'être au monde, de marcher, de faire, que la culture dans laquelle il est né lui a donné en héritage et que d'autres hommes ont partagée avec lui » (Trigano, 2001).

2.4. Ruses, stratégies d'infiltration et accès critique à la mobilité mondiale

Les personnes migrantes résidant en situation de contraintes fortes, dans les campements informels, doivent constamment faire preuve de vigilance et d'habileté relationnelle. Entre pairs, les liens sociaux peuvent prendre des formes très diverses. Les appartenances nationales, ethniques et religieuses jouent un rôle essentiel dans les configurations que prennent les relations entre individus. Mais les alliances entre les personnes peuvent aussi être le fruit d'intérêts communs, de ruses, de dettes ou de dépendance. Des îlots de confiance existent bien entendu, mais ils ne caractérisent qu'une minorité des affiliations de personnes, car durant leurs interminables parcours qui les ont menés à Calais, ces hommes et ces femmes ont souvent été victimes de vols, de violences, d'abus. Ces faits ont endommagé leur foi en l'humain et les ont contraints, pour assurer leur propre survie, à estimer constamment dans un rapport intérêt/risque toute forme de lien. Amar sera le premier à me relater les stratégies clandestines d'embarquement. Je le suivrai de nuit, avec son ami Abdelazim, dans l'une des aires de stationnement. Il m'établira les nombreuses méthodes, couramment réinventées, permettant de s'introduire dans les camions et les voitures qui se dirigent vers les traversiers.

« Lorsque l'on monte dans la remorque, un de nous reste ici. Il ne nous accompagne pas. Il ferme les portes ou recoud la toile. Tu vois, c'est ici que l'on ouvre la bâche avec cette lame. On dispose tous d'une lame de cutter. Les policiers le savent. Lorsque l'on se fait arrêter, ils nous la demandent. En fait, ces lames coupantes, on se les procure avec le shit. Elles servent dans un premier temps à sectionner les barrettes de shit pour les fumer. »

Épisodiquement, les passagers font fausse route car le camion prend une tout autre direction, parfois lointaine. Certains de mes interlocuteurs se sont retrouvés à Lille, parfois à Paris, après avoir passé plusieurs heures sous un camion, sur le toit d'une cabine – sous le spoiler – ou à l'intérieur de la remorque (entre les palettes de marchandises ou sur leur contenu). D'autres se risquent à intégrer les camions frigorifiques, sans pouvoir en mesurer la durée de l'enfermement, car s'il est aisé d'y entrer, en sortir est littéralement impossible.

Il va sans dire que les drames, peu dénoncés, sont fréquents. Si le décès d'une personne migrante laisse une majorité de l'opinion publique relativement insensible, il produit souvent de graves répercussions sur une famille entière, les familiers comme les enfants n'auront parfois jamais de nouvelles de leur

proche non identifié. La disparition d'un père de famille, d'un grand frère peut engendrer des conséquences sérieuses quant à la survie de plusieurs personnes, membres de sa famille, de son lignage. Dans certains villages, d'où proviennent de nombreux migrants, envoyer un membre de son clan est considéré comme l'unique possibilité d'accéder au développement.

2.5. Sans feu ni toit

Malgré les ressources mentales dont sont pourvus les migrants, sans aucune aide extérieure, nombre d'entre eux ne pourraient survivre aux conditions extrêmes dans lesquelles ils se trouvent en arrivant à Calais. Contraints à demeurer au-dehors des ruelles et des parcs de la ville, ils sont exposés aux caprices du temps. Le campement est situé en bordure de quai. Les vents soufflent en rafales et traversent les couches de textiles juxtaposées sur les corps. Le climat du Nord-Pas-de-Calais ne se préoccupe pas des saisons. Il submerge la région, été comme hiver, de brumes et d'averses interminables. Quelques militants prennent soin des nouveaux arrivants. Ils se relayent des quatre coins d'Europe pour garantir une présence active auprès des indésirables de ce monde, dans les non-lieux du continent. Anarchistes, défenseurs des exclus, ils perpétuent, dans les sillons de Proudhon et de Bakounine, les valeurs de liberté que doit avoir chaque individu à traverser les frontières jusqu'à engendrer leur rupture. Ils façonnent à leur guise des *contre-mondes* par des actes concrets et plantent sur fond de grisaille le drapeau rouge et noir de leurs utopies bienveillantes. Leurs actions sont multiples. Ils transforment les demeures abandonnées en squats pour les femmes et enfants sans toit. Ils distribuent aux migrants des tentes et des bâches de survie, du bois de chauffage, de la nourriture et de l'eau potable. Ils défendent physiquement les migrants des attaques répétées par des fractions d'individus, propagandistes d'extrême droite, nationalistes en plein, fermement opposés à leur présence. Leurs modèles d'organisation, non hiérarchiques, font preuve d'une réelle efficacité sur le terrain. Par l'utilisation de codes, de signes gestuels et verbaux, leurs prises de décisions sont rapides, leur discrétion est gardée. Ils se méfient des infiltrations policières et des journalistes qui pourraient déformer leurs propos, déstabiliser leurs fondements ou procéder à des arrestations de leurs membres. Au sein des collectifs, les décisions sont idéalement votées par l'ensemble des activistes, même si des leaders émergent et proposent, dans l'urgence souvent, des actions à mener. Leurs stratégies opératoires sont échafaudées et finement élaborées. Ils se dotent, avec peu de moyens financiers, de connaissances juridiques nécessaires pour légaliser les occupations dans les squats qu'ils occupent pendant une durée optimale. Les ruses qu'ils utilisent sont celles de résistants de guerre. Ils se gardent de laisser la moindre trace de leurs passages : les réunions se font sans notes écrites, les cartes SIM et les numéros de téléphone sont rapidement détruits. En quelques jours, parfois quelques heures, ils mobilisent leurs pairs de lutte aux quatre coins de l'Europe. Ils débarquent alors en auto-stop, en mobil-home rafistolés, pour prêter main-forte à la cause.

Si certains occupent des fonctions dans l'aide humanitaire ou le travail social, ils ont souvent fait des choix de vies non conformistes et très marginales :

squatteurs, occupants *zadistes*, voyageurs, circassiens ambulants, indignés, musiciens, punks, ils s'entendent sur un point : la volonté d'abolir les frontières nationales et de laisser librement voyager tout individu qui le souhaite. Ils partagent les principes du réseau international d'activistes : *No Border*. Leurs actions sont concrètes et politiques.

2.6. Les aléas de la fatalité

Hier soir, six hommes d'origine érythréenne sont arrivés au campement. Venus pratiquement d'un bond de l'Italie, sous les camions-citernes ou entre les palettes d'articles destinés au commerce, ils ont effectué un passage éclair au refuge du canal. À peine le temps de saluer leurs compatriotes, sans s'octroyer un temps de repos, ils se sont précipités vers les zones de parage. Sur ces aires se rangent méticuleusement les véhicules de transport de marchandises qui patientent le temps d'une nuit avant de s'engouffrer dans les cales profondes des car-ferries. Ce matin, dans les camps de l'attente, l'événement suscite débats et émoi. Pubudu en parle : « Nous sommes ici depuis parfois trois mois. Eux, à peine arrivés à Calais, sont déjà dans un bateau vers l'Angleterre. Ils devaient avoir de l'argent sur eux, c'est certain, pour passer si vite. » Les migrants que je côtoie accordent peu de place au hasard ou à la chance. Les événements de leurs existences sont pré-écrits. Les religions du livre guident leurs âmes en exil. Ces chercheurs de vie cheminent, au gré de leurs pénitences, dans les layons qui leur sont individuellement prédestinés par leur puissance supérieure. D'autres campeurs évoquent un passage facilité par quelques coupures de billets verts échangés en une poignée de main. Ces arguments peuvent bien entendu faciliter la partance s'ils sont formulés auprès des vendeurs de passage, plus sensibles aux gains du commerce illégitime qu'à la condition fragile de l'homme en errance. Mes interlocuteurs me feront part de témoignages dont les contenus sensibles me permettront de mieux percevoir, au-delà des discours polissés et politiquement admis, les contre-évidences de pratiques qui, dans les zones de hors-lieux d'Europe, se jouent des lois et droits de l'humain. Lorsque le droit d'asile, et même la possibilité de le demander, est « mal respecté, peu protégé par les États d'accueil qui ne cessent d'en restreindre la reconnaissance » (Wihtol de Wenden, 2013, p. 91), lorsque les frontières font place à des murailles effectivement infranchissables, s'ouvrent alors, à une tranche de la population mondiale, des espaces de sous-humanité, en toute impunité. Certains migrants, disposant des économies d'une famille entière, peuvent compter contre rémunération sur la cécité, rarement évoquée, de certains passeurs. Il s'agit de gardes-frontières, policiers ou agents privés de sécurité. Ces facilitateurs-délinquants sont minoritaires dans leur fonction à user de ces pratiques, mais les candidats à la traversée connaissent ces possibilités.

2.7. De l'altérité dangereuse

Les politiques des frontières, votées successivement au cœur de l'espace Schengen, opposent en un concept réducteur des personnes indésirables de

par l'insécurité éventuelle qu'elles pourraient présenter, à celles qui tout de droit jouissent des bienfaits accordés par ces mêmes États-nations. En réalité, l'analyse des parcours des brûleurs de frontières montre de nombreuses nuances quant aux provenances d'éléments produisant de l'insécurité chez l'individu autochtone. Les ethnographies réalisées dans cet espace de relégation montrent à quel point la frontière produit en soi de la violence, tels les agissements à spécificité xénophobe. Outre la rareté des faits à caractère délinquant provenant des habitants des campements, il est à noter que de nombreuses violences physiques et morales les visent directement. Rachid m'explique :

« J'ai voulu passer dans le coffre d'une des voitures que transportent les trains jusqu'au bateau. Mais les voitures sont examinées avant de monter sur les bateaux. Un gardien du port a ouvert et m'a fait sortir avant de me tabasser. Ensuite, la police est venue. Je n'ai pas été maltraité par les policiers, mais ils m'ont emmené à l'extérieur du port. »

Après les tentatives de passage perpétrées de nuit, de nombreuses personnes reviennent blessées. Il s'agit parfois de heurts entre migrants, mais bien souvent, ils ont été l'objet de brutalités de la part de policiers ou des agents de la sécurité portuaire.

« Les gardiens du port sont beaucoup plus dangereux. Souvent, la police nous laisse partir. La nuit passée, un policier m'a même fait une petite tape amicale sur l'épaule. Mais eux, ils ne nous lâchent pas sans nous frapper. Mon ami a eu une jambe cassée par les coups. »

L'augmentation du harcèlement, mené à Calais par la police, avec les autorités préfectorales et municipales pour les expulsions des lieux de vie, provoque un accroissement de la prise de risque, des tensions accrues pour le contrôle des lieux de passage les plus intéressants, une augmentation des tarifs de passage et du recours à des solutions plus rapides et plus coûteuses pour ceux qui en ont les moyens financiers.

2.8. Campement pachtoun

Un sentier exigu mène au campement des Pachtouns. Une quinzaine de tentes juchées sur dunes offre une vue imprenable sur le large. En face, la terre promise est discernable. Pour s'offrir ce tableau, plusieurs mois de voyage, de marche et d'attente, dans des conditions pénibles, ont été nécessaires. Je rencontre Sherzaï. Il m'explique : « Hier, la police est venue et a brûlé les tentes pour nous évacuer. Cela s'est passé la nuit. Plusieurs d'entre nous ont été arrêtés et ne sont pas revenus. » Je constate les dommages. Sous les bâches de leurs refuges, plusieurs hommes. Parfois, cinq à sept personnes dorment dans des tentes prévues pour trois individus. Confinés les uns contre les autres, sous plusieurs couvertures, emballés de pulls et de vestes, les migrants cherchent le repos. Les nuitées sont courtes et fréquemment interrompues. Elles consistent en des va-et-vient constants de personnes qui tentent la traversée de la Manche, à toute heure de l'obscurité. En journée, nous nous y retrouvons souvent à quatre. Assis à l'indienne, le dos courbé, en contemplation devant

la flamme d'une ou deux bougies collées sur le flanc interne d'une boîte de conserve. Chaque mèche animée brûle l'air et tiédit le volume de l'hexaèdre de tissu. La flamme console les corps, invente un foyer et berce l'imaginaire loin des évidentes matérialités. Faheem m'évoque son enfance à Kandahâr. Ses souvenirs sont empreints de nostalgie, mais il n'évoque jamais de regrets. Contrairement à lui, au cœur des confidences, les hommes que je rencontre trahissent souvent cette part d'orgueil qui fait de l'exil un honneur. Ils témoignent presque tous du regret d'avoir quitté les leurs et d'avoir pris tant de risques, d'avoir vécu tant de tourments.

Faheem sera encore mineur lorsqu'il prendra la route de l'exil. Dans un premier temps avec une ferme intention de se doter de devises pour faire face aux besoins de son clan. D'abord, il ne souhaite pas rejoindre l'Europe de l'Ouest, mais envisage un travail fait d'allers-retours malgré les franchissements difficiles et illégaux de frontières. Après plusieurs mois, le projet de rejoindre Istanbul se dessine. Ensuite émerge le souhait de rejoindre l'Angleterre, où vivent de nombreux membres de sa communauté et où il est possible de décrocher un travail rémunéré sans passeport. En Italie, comme la plupart des migrants que je rencontre à Calais, il sera contraint de laisser ses empreintes digitales. Il y résidera durant deux années, vivant de la cueillette des oranges, de la plonge dans plusieurs restaurants. À Calais, je rencontre Faheem lors de chaque visite au campement, et ce durant quatre mois. Il m'invite toujours dans sa tente, en présence d'un ou deux amis. Il m'offre un thé, un croissant et me fait bénéficier de la chaleur des bougies qu'il allume en permanence pour garder confortable l'espace. Je prendrai conscience de différentes formes de redistribution des rôles qui font du campement un village. En ce lieu *du dehors* coexistent, *inter-réligés*, des modèles de régulation hiérarchique, mais aussi des formes plus ou moins violentes de domination. Dans le partage fondent les masques et émergent les systémiques relationnelles. Je comprendrai que Faheem détient un pouvoir, celui de faire passer des individus sur l'autre rive. La compréhension de fonctionnements spécifiques nécessite une présence longue, impliquée et rigoureuse.

2.9. La face cachée des camps auto-établis

Ces lieux constituent la porte de sortie du territoire « Schengen » où s'appliquent les politiques migratoires votées au sein de l'Union européenne. De nombreuses personnes présentes dans ces campements informels de la région du Nord-Pas-de-Calais ont fait les frais de l'application de ces politiques. Certaines de ces personnes ont longtemps espéré voir les procédures de régularisation ou d'asile aboutir, obtenir sur papier une reconnaissance et une protection, en finir avec cette vie de misère, de caches et d'histoires inventées pour correspondre au profil attendu. D'autres ont été contraintes de laisser leurs empreintes dès leurs premiers pas sur le sol européen, ce qui leur interdit de pouvoir demander l'asile, par la suite, dans un autre pays signataire du règlement de Dublin. Elles ont vécu l'enfermement sans avoir commis le moindre délit ; elles ont connu l'appréhension de l'arrestation, de ne pas être comprises ni entendues. Elles ont cru souvent la mort les faucher sur les chemins d'une liberté attendue bien qu'inaccessible, ou encore dans les yeux de

leurs frères d'espoir dont les corps sont restés prisonniers des vagues, du froid ou de la soif, dans un désert ou dans un camion-frigo.

3. Conclusion : la situation aujourd'hui

Depuis plusieurs mois j'observe les évolutions constantes des lieux de relégation à Calais. Aujourd'hui, une véritable ville à côté de la ville s'érige, faite à partir de matériaux de récupération en tous genres. Le bidonville devient un espace où se sédentarisent, à défaut d'autres possibles, plus de six mille² enfants, femmes et hommes craignant le refoulement, l'enfermement ou encore d'autres inhumanités. Plusieurs d'entre eux nous relatent leur profond désespoir et le souhait de s'y installer, malgré les conditions de vie dégradantes. D'autres bénéficient du statut de réfugié mais n'ont d'autre choix que de s'y établir, faute de travail et de possibilité de se payer un logement salubre. Ce nouveau bidonville abritant femmes, hommes, adolescents et enfants énonce, de par sa mise à l'écart, la « production d'oubliés » (Briké, 2016).

Dans les marges que constituent les campements auto-établis se jouent néanmoins des bricolages inventifs d'une rare perspicacité. Dans ces espaces se pensent des stratégies de résistance et de survie. Ces lieux font également l'objet de *ruses* inédites et de méthodes constamment réétudiées. Les identités se transforment, les représentations se réévaluent, les traditions se réinterprètent subtilement. Les personnes se doivent de repenser du collectif de par une prestance, une présence, une reproduction de comportements qui produisent des règles. Les actions comme les cadres auto-institués s'inscrivent incontestablement dans les champs du politique. À l'intérieur, étant donné les logiques de gestion qui s'y jouent, à l'extérieur de par les agitations que crée l'existence de ces lieux, et ce à tous niveaux de pouvoir.

L'approche ethnographique nous a permis ici d'entendre « le point de vue des acteurs subordonnés, plutôt que celui du pouvoir, *par le bas* plutôt que *par le haut* » (Bayart, 1985, p. 345). Les personnes en exil produisent du « politique » (*polis*), des systèmes inventifs (instaurant des convergences d'intérêts) de résistances collectives, de gestion des alliances et des rapports d'autorité, qui se pensent à partir des périphéries, des lieux d'exclusion. Ces mécanismes sont souvent l'apanage d'individus de même nationalité ou de proximités culturelles fortes.

Cela dit, de nombreuses exceptions existent. Je les retrouve dans plusieurs témoignages où des individus s'associent sans avoir forcément d'accointance culturelle, religieuse ou politique. Ces mécanismes permettent de survivre, d'exister, de mener à bien leur projet et de penser des actions qui nécessitent les agissements conjoints d'un groupe d'individu. Les personnes migrantes suscitent la mobilisation de citoyens, sensibles ou opposés à leurs causes. Les activistes les soutenant, mais aussi les ONG et les réseaux associatifs, mobilisent des réseaux internationaux d'humanistes militants. Les

² Ce chiffre ne tient compte que du camp principal qui se situe en bordure du centre Jules Ferry. Trois mille personnes se trouvent dans le camp Grande-Synthe, se trouvant également dans la région.

actions menées peuvent déroger aux arrêtés municipaux et aux lois. Elles créent d'incontestables répercussions. Les personnes migrantes opèrent, par présence, une pression symbolique et réelle tenace sur les élus politiques des régions concernées, mais ces lieux de *hors-droits* agacent les gouvernements aux plus hauts niveaux. À ce jour, des associations, des ONG, des collectifs et des individus isolés bricolent pour leur assurer les soins nécessaires à la survie. De nombreuses initiatives ont émergé, en cette fin d'année, au sein du camp, par exemple l'ouverture d'un centre d'accueil et d'information juridique, fruit d'un important appel à dons. Mais d'autres faits sont à noter comme cet arrêté préfectoral pris dans le cadre de l'état d'urgence : il interdit, sous peine d'emprisonnement et d'amendes lourdes, aux personnes migrantes de se promener le long des clôtures qui longent le port. Des propos et des rassemblements à caractère raciste se multiplient. Les percées policières au sein du camp deviennent plus fréquentes et augmentent en violence. Les solidarités sont freinées car l'accès au camp fait l'objet de barrages policiers. Des arrestations de plus en plus massives et fréquentes donnent lieu à des enfermements en camp de rétention ainsi qu'à des expulsions. Les individus exilés seraient considérés, en ces lieux, comme des non-hommes, repoussés dans les méandres de l'infra-humanité.

Les accords politiques qui engagent la France et l'Angleterre participent pleinement à cette tragédie. La guerre aux migrants érige en ennemis les victimes des grands conflits et des inégalités qui traversent le monde. Les options, en termes de politiques migratoires européennes, montrent encore aujourd'hui l'intolérable coût humain qu'elle provoque : le nombre de décès ne cesse de croître. Le moment est venu de rappeler la valeur qui devrait présider à tout choix et tout principe : le respect inconditionnel de la vie humaine. Il paraît en effet, aujourd'hui, à l'image des propos de la philosophe Barbara Cassin (2014), essentiel « d'appivoiser les frontières et de fabriquer du commun ».

Xavier BRIKÉ
 Université catholique de Louvain
 Laboratoire d'anthropologie prospective
 (LAAP-UCL)
 Collège Jacques Leclercq
 Place Montesquieu, 1
 1348 Louvain-la-Neuve
 xavier.brike@gmail.com
 0032/485.69.53.12

Bibliographie

- Agier, M. (2013). *Campements urbains. Du refuge naît le ghetto*. Paris : Payot et Rivages.
- Agamben, G. (1997). *Homo Sacer. I. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Traduit par Marilène Raiola. Paris : Le Seuil.
- Bayard, J.-F. (1985). L'énonciation du politique, *Revue française de science politique*, vol. 35, n° 3, pp. 343-373.
- Briké, X. (2016). Aux abords de l'Espace Schengen : les oubliés, in J. Mazzocchetti (dir.), *Ethnographier les frontières* (à paraître).

- Cassin, B. (2014). Entre, in J. Birnbaum (dir.), *Repousser les frontières ?* Paris : Gallimard.
- Castells, M. (1998). *L'ère de l'information. 1. La société en réseau*. Paris : Fayard.
- Olivier De Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia.
- Douville, O. & Galap, J. (1999). *Santé mentale des migrants et réfugiés en France : encyclopédie médico-chirurgicale*. Paris : Elsevier.
- Laacher, S. (2002). *Après Sangatte... nouvelles immigrations, nouvelles questions*. Paris : La Dispute/Snédit.
- Laplantine, F. & Nouss, A. (1997). *Le métissage*. Paris : Flammarion.
- Pestre, E. (2010). *La vie psychique des réfugiés*. Paris : Payot et Rivages.
- Trigano, S. (2001). *Le Temps de l'exil*. Paris : Payot et Rivages.
- Wihtol de Wenden, C. (2013). *La question migratoire au XXI^e siècle. Migrants, réfugiés et relations internationales*. Paris : Presses de Sciences Po, coll. « Monde et sociétés ».